

LE PAYS

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. VICTOR HUGO.

Fût-on cent millions d'esclaves, je suis libre. VICTOR HUGO.

9ième Année — No 48

Rédacteur en chef: Arsène Bessette

Cinq Sous le Numéro

L'AUTRE GUERRE DEUX LETTRES

La guerre du fanatisme et de l'hypocrisie. — Les préjugés de races. — L'attitude de notre clergé. — Les querelles religieuses. — L'esprit de parti. — La question de langues. — Basses injures. — Justice et raison. — Ecoles nationales. — Catholiques et protestants. — Des vessies pour des lanternes. — Rouges et bleus. — Le Canada et la guerre. — Le temps de la politique à coups de bâton. — Pour jouir des bienfaits de la victoire.

Du cardinal Bégin à Benoît XV et de Benoît XV au cardinal Bégin. — A propos de la libération du docteur Béland. — Les Canadiens et le pape. — "La Presse" et les agissements de Rome. — Le point de vue pratique. — L'influence de la papauté. — Les revendications des Canadiens-Français. — Quelques remarques.

Nous ne saurions trop déplorer l'attitude de certains de nos journaux depuis la fin des hostilités. Ne craignant plus la censure, ces journaux donnent libre cours à leur fanatisme pour tâcher d'exploiter de nouveau les haines de races qui ont fait tant de mal à la patrie canadienne, aux citoyens du Canada, en général n'ayant profité qu'à un petit nombre de politiciens sans valeur, sans patriotisme véritable et sans élévation de pensée.

pas la race de métis jaunes habitant l'Ontario. D'autres journaux, plus vengés tout de même, n'ont pas voulu aller aussi loin dans leurs commentaires sur les événements récents. Ils ont observé plus de mesure et ont montré plus de sens et de dignité. Cependant leur attitude hostile à l'égard de nos compatriotes anglais, se manifeste clairement. Que peut-il en résulter? De nouveaux conflits. Pourquoi jamais occasion plus belle ne s'est présentée de passer l'éponge sur le passé et de refaire notre vie nationale dans l'union et la paix. Le moyen? Au lieu de s'injurier, en arriver à une entente basée sur la justice et la raison. Les questions qui nous divisent n'ont rien d'insoluble. La langue? Rien d'établir le système des écoles nationales, avec l'anglais et le français obligatoire dans ces écoles, et tout le monde sera satisfait. La religion? La liberté des cultes existant en ce pays, que l'on respecte la liberté de chacun, que catholiques et protestants restent à leur place et dans leurs attributions, que chaque dénomination religieuse se tienne en dehors de la politique, enseigne sa doctrine à l'église, et tout ira bien. Il ne restera plus aux citoyens de ce pays, de l'Atlantique au

Pacifique qu'à se rappeler qu'ils sont tous Canadiens au même titre, que les mêmes intérêts les unissent dans une commune patrie, le Canada. Ce n'est pas de la politique que nous avons fait dans le passé. Nous nous sommes toujours querellés en prenant des vessies pour des lanternes. Peu d'entre nous ont su juger les administrations qui se sont succédées d'après leurs actes, selon les résultats obtenus. Nous étions rouges parce que nous étions rouges, bleus parce que nous étions bleus, voilà tout. Et combien votèrent par fanatisme religieux, contre leur propre intérêt; combien votèrent contre un gouvernement parce qu'il était trop anglais et dans le sens contraire pour la raison opposée. Ce n'est pas le moyen d'avoir de bons gouvernements. Nous devons être plus sages maintenant. Il faut mettre de côté l'esprit de parti, les préjugés de races et de religion, afin de choisir les meilleurs hommes pour nous gouverner et de les juger par leurs oeuvres. C'est ainsi que nous entendons la politique de l'après-guerre et tous les citoyens libres, tous les citoyens de bon sens sont avec nous. Le Canada a joué un rôle magnifique dans la grande guerre. Notre pays a pris, rang parmi les

nations démocratiques par les sacrifices qu'il s'est imposés pour faire triompher la justice et le droit. Le gouvernement actuel, qui a dirigé l'effort du Canada, n'est donc pas un gouvernement d'incapables et de bandits, comme le prétendent certains journaux, qui sont loin de faire honneur à la province de Québec et au parti dont ils se réclament. Ce gouvernement a pu commettre des fautes, le peuple le jugera à son heure. Mais que l'on abandonne les méthodes du temps où l'on faisait de la politique à coup de bâton et l'épée à la bouche. Nous n'avons pas à défendre ici le gouvernement Borden ni à le juger. Nous en parlons parce que c'est ce gouvernement qui sert de prétexte à nos fanatiques pour mettre de nouveau le feu aux poudres. C'est donc à un point de vue général que nous nous sommes placés pour soumettre ces quelques considérations à nos lecteurs. La grande guerre est finie et la victoire remportée par la démocratie va refaire une humanité nouvelle et plus heureuse. Pour que nous puissions jouir des bienfaits de cette victoire, il nous faut la paix au Canada.

Jacques Vaillant

Nos quotidiens de langue française ont publié, cette semaine, deux lettres intéressantes: celle du cardinal Bégin à Benoît XV et la réponse du pape à son très cher fils Louis-Nazaire Bégin. Le cardinal-archevêque de Québec, au nom du peuple canadien, remercie le Saint-Père d'avoir bien voulu solliciter de l'Allemagne, la libération du docteur Béland et lui attribue tout le mérite de cette libération. Nous avons dit dans le temps, à nos lecteurs, comment le docteur Béland fut libéré, ayant été échangé contre von Bulow, prisonnier en Angleterre. Le premier ministre du Canada, bien avant le pape, avait demandé la libération de notre distingué compatriote, par l'intermédiaire du gouvernement britannique. Que le pape soit intervenu ensuite à la demande du cardinal Bégin, nous ne le nions pas. Mais nous avons tout lieu de croire que son unique intervention eût été inefficace auprès des autorités allemandes, si l'Angleterre n'avait pas d'abord entamé de négociations pour l'échange de ces deux prisonniers de marque. Mais la libération du docteur Béland n'est qu'un prétexte pour le cardinal Bégin de glorifier le pape de son attitude au cours de la guerre. Après avoir parlé de prières multipliées pour apaiser le courroux du ciel, de suffrages spéciaux en faveur de ceux qui ont payé de leur sang la dette d'expiation des peuples prévaricateurs, d'oeuvres de charité innombrables instituées par le Vatican, il appelle Sa Sainteté Benoît XV, le pacificateur des peuples. Il dit qu'il s'est élevé au-dessus des partis, qu'il est entré le front serein et le coeur débordant de la plus ardente charité, dans le rôle sublime d'arbitre des nations. Le pape arbitre des nations? Allons donc! Qu'a-t-il fait pour arrêter le massacre de millions d'être humains, qui a duré plus de quatre ans? Rien. Il s'est élevé au-dessus des partis! C'est-à-dire qu'il n'a pas osé condamner l'Allemagne pour ses crimes contre l'humanité. Il a demandé la paix, mais une paix inacceptable pour les Alliés, parce que l'Allemagne et l'Autriche seules en eussent bénéficié, ce qui eût permis à ces puissances autocratiques de se fortifier de nouveau, de s'armer plus formidablement pour recommencer la guerre dans quelques années. Ce prétendu pacificateur des peuples, si la France et l'Angleterre avaient accepté sa direction, n'aurait donc rien pacifié du tout. Le cardinal Bégin avait le droit de penser autrement, mais non celui de prétendre exprimer le sentiment de tous les catholiques canadiens. Tout au plus pouvait-il se faire l'interprète des Québécois. Et encore! Au Canada comme en France, comme en Belgique, de nombreux catholiques ont été douloureusement surpris et profondément affligés par la neutralité du Saint-

Siège, neutralité qu'on a interprétée, dans tous les pays, comme étant favorable aux empires du centre. Dans sa réponse au cardinal de Québec, Benoît XV ne cache pas sa satisfaction d'apprendre que les catholiques canadiens, malgré la méchanceté de certains hommes portant contre lui des accusations dénuées de fondement, lui sont demeurés fidèles et conservent toujours une confiance aveugle et inébranlable en la papauté. Le Saint-Père accepte aussi, modestement tout le mérite de la libération du docteur Béland. Malgré ces deux lettres, bien faites pour toucher les âmes crédules, les faits demeurent et témoignent que ni le pape ni le cardinal Bégin n'ont dit les choses telles qu'elles sont en réalité. Ils ne pouvaient le faire ni l'un ni l'autre à cause de leur situation dans l'Eglise romaine et de la grande victoire que vient de remporter la démocratie. "La Presse", comme d'habitude, saisit l'occasion de s'aplatir devant les maîtres qui lui imposent le bâillon. Tout est admirable pour elle dans ces deux lettres et tout ce que Rome fait est bien fait. Cependant, nous devons lui rendre cette justice, qu'elle n'ose pas demander que le pape

soit consulté sur le règlement des conditions de paix. A moins que ce ne soit un oubli de son rédacteur, c'est un aveu de déchéance de l'autorité morale du Vatican, et c'est un bon point en sa faveur. Cette feuille, soumise à l'autorité épiscopale, nous étonne davantage encore en se plaçant au seul point de vue pratique pour conseiller à ses lecteurs de rester fidèles à leurs vieilles traditions de respect et de piété filiale à l'égard du chef de la Catholicité. Elle prétend que nos compatriotes, en particulier, n'ont aucune raison de modifier leur manière de voir, parce que l'influence dont le pape dispose peut parfois s'exercer à l'avantage des nôtres. Ce conseil ne manquerait pas de sagacité si cette influence de la papauté n'était pas sérieusement compromise à l'heure actuelle. De plus, "La Presse" oublie l'affaire toute récente de Ford City et la dernière lettre de Benoît XV aux archevêques et évêques du Canada, démontrant le peu de cas que l'on fait à Rome des revendications des Canadiens-Français. Telles sont les quelques remarques que nous avions à faire au sujet de ces deux lettres.

Marcel Lebon

A PROPOS D'UNE CONFERENCE DU REVEREND PERE TAMISIER

Le voyage du président Wilson et l'opinion du Jésuite. — La raison et les croyances superstitieuses. — Notre prétendue mission providentielle ne nous rassure plus. — Répétition de ce qu'on a dit depuis quatre ans. — Une lourde expiation. — Prières inutiles. — Petits drapeaux superflus. — Les buts de guerre de Dieu. — Une conclusion inacceptable et cependant logique. — Quand finira-t-on de nous traiter comme des imbéciles? — Nos croyances en péril. — Le successeur de Pierre. — Comment la démocratie a vaincu le despotisme. — Des hommes. — A Versailles.

Les dépêches nous apprennent que le président Wilson partira dans quelques jours pour l'Europe, où il assistera à la conférence de la paix qui s'ouvrira à Versailles le mois prochain. Ce voyage du président des Etats-Unis étonnera tous les Canadiens que le révérend père Tamisier, jésuite, a convaincu dimanche dernier, au cours d'une conférence qu'il donna à l'Union Catholique, que tout est miraculeux de ce qui arrive en ce monde et que les événements de la guerre n'ont été qu'une suite de miracles, depuis l'explosion de la colère de Dieu, qui l'a provoquée, jusqu'à la manifestation de sa miséricorde infinie, qui y a mis fin. En effet, pourquoi se dérange-t-on pour quitter Washington pour traverser l'Atlantique et aller si loin prendre part à une conférence succédant à une guerre miraculeuse, conférence dont le résultat ne saurait être que miraculeux, également? Mais le président Wilson ne saurait être de l'avis de ce jésuite parlant aux hommes d'une race à qui on n'a enseigné depuis trois siècles que la foi aux miracles. Il sait le nombre des soldats que son pays a envoyés en France pour prêter main-forte aux grandes puissances alliées et assurer la victoire. Il n'ignore pas, non plus, ce que cela a coûté. Tout modeste qu'il soit, il s'est rendu compte de l'effort moral produit par son attitude énergique et les nobles paroles, tout humaines et inspirées de l'esprit démocratique le plus élevé, qu'il a prononcées au cours de la guerre qui vient de finir. Aussi croit-il que sa présence à la conférence de la paix sera pas inutile, qu'il pourra faire quelque chose encore pour contribuer à assurer la paix définitive dans l'univers, et, partant, le bonheur de l'humanité.

Déjà notre prétendue mission providentielle sur cette terre d'Amérique ne rassure que les naïfs et les ignorants. Le miracle de notre fécondité proverbiale, même s'évanouit. Si nous avons toujours le coeur ferme à la besogne, nous ne faisons plus autant d'enfants, et ce qui plus est, nous ne savons plus les faire, aussi vigoureux qu'autrefois. Nous nous sommes laissés distancer par le progrès, négligeant la qualité pour le nombre, et les exigences de la vie moderne nous ont trouvés mal préparés à y faire face. Nous ne pouvons plus vivre comme nos pères vivaient et nous persistons à continuer la tradition de leur existence. L'instruction nous effraie, du moins nous ne la voulons pas telle qu'elle s'impose de nos jours, et, par conséquent, nous sommes désarmés pour les luttes actuelles: lutte économique et lutte contre les fléaux nouveaux dont les hommes doivent se garder. Devant l'évidence des faits, tout de même, nous commençons à ouvrir les yeux. Que le révérend père Tamisier ait pu se faire applaudir, dimanche dernier, par un auditoire présidé d'avance à accepter ses vues sur la guerre, cela ne prouve rien de tout ou peu de chose. Ce jésuite n'a fait que répéter, sous une forme nouvelle, ce qu'on a dit bien des fois, dans la province de Québec, depuis quatre ans. C'est Dieu qui a permis cette guerre pour punir les hommes de leurs iniquités, prétend ce religieux, par conséquent on a tort, d'après lui, de demander la tête de l'empereur d'Allemagne. Voilà le point capital de cette conférence. Tout le reste en découle. Le conférencier s'inspire ensuite de l'histoire afin de démontrer à ses auditeurs que Dieu, au cours des âges, a choisi différents peuples pour accomplir ses desseins, depuis le peuple d'Israël, en passant par les Francs qui furent choisis pour émaner le pape de la tyrannie de Bysance. L'Allemagne vient en dernier lieu. Puis commence la série des miracles: c'est le miracle de la Marne, la résistance de Verdun et combien d'autres! Et ce bon jésuite ajoute que Dieu prévoyant le nombre effroyable des morts, n'a rien fait pour l'empêcher, car il voulait exiger de l'humanité une lourde expiation et lui donner quelques leçons qui n'ont été si terribles que

parce qu'elles étaient méritées. Alors il eût été bien inutile pour M. Clemenceau de s'agenouiller, pour la France de se mettre en prières au lieu de se battre, et pour nos soldats de se pavoyer, des pieds à la tête, de petits drapeaux du Sacré-Coeur, comme le demandaient nos feuilles réactionnaires. Les buts de guerre de Dieu ont été mieux atteints que ceux des diplomates, dit le révérend père Tamisier, qui voit dans la victoire, après tant de ruines et tant de massacres, le règne de Dieu rétabli de nouveau sur la terre. Bref, on s'est battu pour rien, on n'avait qu'à se laisser égorger jusqu'à ce qu'il plut à Dieu d'arrêter le sacrifice expiatoire des victimes. Une telle conclusion est inacceptable pour la raison. Cependant c'est la conclusion logique de la conférence du révérend père Tamisier, jésuite. Quand donc finira-t-on de nous traiter comme des imbéciles? Qu'on nous considère comme un peuple d'enfants, même d'enfants mal élevés, passe encore. Nous nous disons que les enfants grandissent et cela nous console. Mais qu'on nous fasse passer pour un peuple d'idiots, c'est autre chose. L'idiotie est incurable, et tel n'est pas notre cas. Nous sommes un peuple de croyants, se plaie-on à nous répéter. Veut-on que nous perdions la foi? On le croirait sans peine. Car jamais encore, libres-penseurs, francs-maçons et athées—que l'on redoute dans notre monde religieux au point d'en découvrir partout et de persécuter tous ceux qui n'ont pas la même hypocrisie des dévots—ont mis nos croyances en péril comme ceux qui nous ont fait d'un Dieu de justice et de bonté, un Jéhovah terrible apaisant son courroux dans des flots de sang. Est-ce pour justifier le pape d'être resté neutre entre le loup et l'agneau, entre la force et le droit, que l'on cherche à nous convaincre que la grande guerre de 1914-1918 a eu une origine mystérieuse et une fin surnaturelle? Si tel est le cas, nous croyons qu'il vaudrait mieux abandonner le successeur de Pierre à l'initimité du genre humain, plutôt que d'enlever à des milliers d'individus leur foi en un Etre suprême, miséricordieux et charitable, dont ils attendent les secours que

leurs semblables ne peuvent ou se refusent à leur donner. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons — puisque ceux qui prétendent le contraire reviennent sans cesse à la charge — cette guerre fut l'oeuvre monstrueuse de l'Allemagne, qui s'y préparait depuis plus de quarante ans, et si les Alliés ont pu résister aux forces ennemies et remporter la victoire, ce fut au prix de sacrifices innombrables et d'un héroïsme à toute épreuve. Ils furent forts et inébranlables parce qu'ils combattèrent pour la lumière contre les ténébres, pour l'avenir contre le passé, pour la liberté contre l'esclavage. Il n'y avait pas à reculer, il fallait vaincre ou mourir. C'est ainsi que la démocratie a vaincu le despotisme. La guerre ne fut pas plus miraculeuse que la paix qui vient de lui succéder. C'étaient hier des hommes qui se battaient et, demain, ce seront des hommes qui s'assoieront autour de la table où se régleront les conditions de la paix. Aucune puissance occulte ne dirigera les délibérations de Versailles auxquelles le président Wilson assistera.

Modeste Blanc

UN PEU D'HISTOIRE

Les Normands. — Les hommes du Nord habitent les pays qui forment le Danemark et la presqu'île scandinave, aujourd'hui la Norvège et la Suède. Ils étaient païens. Ils étaient d'excellents guerriers, qui connaissaient à fond toutes les ruses de la guerre. Leur pays était froid et peu fertile. Ils étaient trop nombreux pour y trouver de quoi se nourrir. Ils étaient donc contraints d'aller piller hors de chez eux. Chaque année, ils se réunissaient en bandes au bord de la mer et choisissaient un chef qu'on nommait roi de mer. Les rois de mer étaient toujours suivis avec fidélité et obéissance, parce qu'ils étaient réputés les plus braves entre les braves. Les Normands montaient sur de grandes barques, longues de vingt-cinq mètres, hautes et recourbées. L'avant avait d'ordinaire la forme d'un dragon peint de couleurs éclatantes. La barque se manoeuvrait à la rame; elle était montée par 60 à 80 guerriers dont 30 rameurs. Plusieurs barques partaient ensemble pour une expédition. Les Normands se lançaient ainsi sans boussole, hors de vue des côtes. Ils affrontaient la mer du Nord, sur la

quelle il ne fait bon naviguer; le vent y souffle avec fureur et soulève des vagues énormes. Mais les Normands n'en avaient nul souci; ils ne redoutaient ni le vent ni le tonnerre; ils chantaient au milieu des tempêtes et chemaient gaieusement sur "la route des cygnes" ainsi que leurs poèmes appellent la mer. Les expéditions des Normands.— Ils débarquaient sur les côtes et remontaient les fleuves. Ils volaient et pillaient, puis massacraient les habitants et incendiaient fermes, villages et bourgades. Ces païens s'acharnaient de préférence sur les églises et les monastères, où ils trouvaient des objets précieux, des vases sacrés, des étoffes de soie; ils mettaient à mort les moines et les prêtres. "Nous leur avons chanté la messe des lances", disaient-ils. Leur apparition soudaine répandait l'épouvante chez les populations et les surprenait sans défense. Ces féroces pirates commettaient partout d'effroyables ravages. L'expédition ou, comme ils disaient, "la moisson d'été" terminée, avec leurs bateaux chargés de butin, ils regagnaient leur pays, comme font aujourd'hui nos marins de Bretagne, quand ils ont achevé leurs pêches sur la mer.



Une fois l'An Seulement

Le vieux adage: "Nuit n'arrive qu'une fois l'an, c'est un vrai plaisir pour tous de la fêter" cette année a une signification plus marquée qu'autrefois. Si jamais ce monde mérite un peu de repos durant lequel il peut "penser à certaines choses", il le mérite vraiment maintenant. On peut penser à quelque cadeau de souvenir—celui peut n'être qu'une bagatelle—pour ceux que l'on aime chez soi ou l'étranger, et par le fait conserver le sentiment qu'inspire la Noël, comme c'est notre droit. Entrez et venez nous voir—ne pensez pas que nous ne tenons qu'un étalage de bijouteries et d'argenteries dispendieuses, mais plutôt un magasin de l'époque qui contient des articles personnels dont quelque'un de votre famille a besoin—ou pour un soldat—ou un ami—ou peut-être pour vous-même. Achetez vos cadeaux de la Paix le plus tôt possible pendant que le choix est au complet.

Orfèvres Argentiers Birks Marchands de Diamants

MONTREAL

CLEMENCEAU

Ce qu'on entend gronder dans son cœur qui tressaille :
La Bataille !
Ce qu'on entend passer dans le bruit de ses pas :
Les Soldats !
Ce qu'on entend passer dans les ordres qu'il crie :
La Patrie !
Ce qu'on entend vibrer dans son terrible nom :
Le Canon !
Ce qu'on entend sonner dans sa voix péremptoire :
La Victoire !

Ces vers furent adressés, pendant la guerre, à la "Liberté", par M. Olivier Clément, fils de l'éminent avocat à la cour d'Appel de Paris, Frédéric Clément, qui, ayant sollicité l'honneur de se battre, malgré son âge et ses charges de famille, tomba glorieusement à Vauquois.

Il est intéressant, maintenant que les Alliés sont victorieux, de rappeler ces vers peignant si bien l'attitude de M. Clemenceau, premier ministre de France, attitude qui a fait l'admiration du monde entier et relevé bien des courages.

M. Clemenceau n'a pas fait la guerre à genoux, comme le voulaient nos réactionnaires, mais il a eu la victoire.

Georges Lemeunier

MEDITATION AU MIROIR

Dans la pénombre, votre visage luit et songe,
Et mon visage songe et se penche sur cette onde...
Miroir ! Mirage serti d'argent par un orfèvre,
Regard magique, reflet du monde et de mon rêve !
Et j'interroge, minutieuse, l'eau dormante
Où mon visage vient refléter ses ressemblances ;
Où mon enfance douce — amère déjà lointaine
Penchait son âme, son âme lourde de mystère ;
Où des images fraternelles mais fugitives
Se sont mirées dans ce visage exempt de rides ;
Où tels des cygnes, des cygnes noirs glissant à l'aise,
J'ai vu se perdre, se perdre en lui tant de chimères ;
Où ma jeunesse, fanée aux yeux vers, s'est reconnue
Parmi les danses, parmi les fleurs — au son des flûtes...
Et j'interroge, minutieuse, l'eau dormante
Où mon visage vient refléter ses ressemblances ;
Car une image, toujours la même, m'accompagne,
Qui, m'accompagne le long des jours, le long des âges ;
Fidèle image modelée à ma ressemblance
Sous les doux voiles de ses cheveux couleur de cendre...
Nos fronts se touchent... nos âmes restent confondues...
Et j'interroge, comme une sœur — ma Solitude.
Dans la pénombre votre visage luit et songe,
Et mon visage songe... et se penche sur cette onde...

Baronne A. de Brimont

PLAIDOIRIE EXPRESS

A propos d'un grand procès récent et du copieux bavardage des avocats, "Paris-Midi" nous rappelle que c'est à un bâtonnier de l'ordre, Me Falateuf, que nous devons la plus courte plaidoirie du siècle.

Un jour, devant la Cour, il prenait la parole dans une très délicate affaire en qualité de partie civile. Deux circonstances dans ce procès étaient déplorablement pour lui :

1o Le président habitait la banlieue ;

2o Il était très tard. En raison de l'heure tardive, je vous demande, maître, de vouloir bien être bref, demanda le magistrat banlieusard.

Me Falateuf commença ses explications, mais, dès les premiers mots, il constata que les juges regardaient la pendule, mais ne l'écoutaient pas le moins du monde.

— Maître, je vous en prie, supplia à nouveau le président.

Alors, Falateuf, brusquement, montrant tout à tour son adversaire, son client et la Cour, s'écria :
— Lui tort !... Nous raison !... Vous nous jugez...
Et ce fut tout !... Le procès se termina dans un éclat de rire. Il était gagné.

Cette courte plaidoirie devrait être un enseignement pour beaucoup de nos actuels maîtres du barreau.

MENAGER LA CHEVRE ET LE CHOU

D'où vient cette expression si fréquemment employée ? Probablement d'une sorte de problème-écharade qui se posait ainsi : Etant donné, au bord d'une rivière, un loup, une chèvre et un chou, comment le passeur s'arrangerait-il pour que la chèvre ne broute pas le chou et que le loup ne mange la chèvre dans son bateau, pendant qu'il les transbordera ? Il passe d'abord la chèvre toute seule. Il revient ensuite chercher le loup ; mais en le débarquant, il a soin de rembarquer la chèvre, qu'il ramène. Il passe le chou. Et, enfin, le loup étant loin et le chou en sûreté, il repasse la chèvre. Ainsi il a ménagé et sauvé la chèvre et le chou.

UN MOT DE VOLTAIRE

Voltaire et Piron se promenaient. Ils croisèrent un prêtre qui portait le viatique à un mourant. Voltaire se découvrit.
— Vous êtes donc réconcilié avec Dieu ? demanda Piron.
— Nous nous saluons, répondit Voltaire, mais nous ne nous parlons pas.

PENSEES SUR LA FEMME

Les femmes sont ce qu'il y a de beau et de bon dans l'humanité ; elles ne sont jamais coupables de leurs fautes, celles-ci viennent des hommes.

Balzac

GABRIEL FAURE ET SON OEUVRE

Gabriel Fauré a été pendant longtemps un musicien méconnu. Jusqu'à "Pénélope", en France et surtout en Allemagne, on considérait qu'il lui manquait ce qu'on appelle généralement des grandes œuvres. Et, à cause de cela, souvent on l'avait qualifié de musicien de salon. La méprise était honteuse. Les œuvres de Fauré étaient, en effet, de moyennes dimensions. Mais savait-on bien dans certains milieux à quoi tient la grandeur ? Combien Fauré est admirable d'avoir compris à la fin du XIX^{ème} siècle la différence qu'il y a entre véritable grandeur et grandiloquence ! La quantité et la grande dimension des œuvres, si elles ne sont que cela, sont pour lui des choses méprisables. Fauré présentait donc ses œuvres dans un moment difficile, à un public encore abasourdi de grandiloquence et fasciné par le toc. Sa musique délicate et si raffinée ne pouvait pas convenir à de semblables gens que les machines de Meyerbeer émerveillaient encore, qui se sentaient en parfaite sécurité avec l'innocent Thomas, qui souriaient aux mièvreries des uns et qui se satisfaisaient dans les constructions froides et immobiles des plus raisonnables assommeurs. Ceux-là, du reste, ne goûtaient pas davantage Berlioz, ni Lalo, ni Franck, et l'art de Fauré était trop sensible et il s'y trouvait trop de charme, trop de grâce et de discrétion. Il a fallu bien du temps avant qu'on s'avise de penser et d'admettre que la plupart des "petites" œuvres de Fauré contiennent plus de musique, sont des œuvres plus substantielles et plus vivantes que maintes interminables symphonies qui ne trouvent leur grandeur que dans l'irréparable ennui qu'elles infligent. On en peut citer plusieurs de ces vastes machines qui peuvent durer longtemps et qui n'ont aucun profond intérêt musical. Mais au commencement du XX^{ème} siècle, des esprits devaient se permettre le culte de formes moins rugueuses, moins sérieusement ennuyeuses et il devait se créer toute une génération pour qui la musique est l'élément essentiel dans une œuvre musicale. A ceux-ci il est donné, en même temps que la faculté d'aimer l'art, celle de choisir parmi l'art contemporain et celui du passé, les œuvres qui font partie de la musique.

Gabriel Fauré est un musicien de la musique pure et la plupart de ses œuvres sont de la musique pure. C'est peut-être dans ses œuvres pour le piano qu'il révèle le plus profondément sa véritable nature. Il ne s'impose aucun texte, on n'y sent aucune rigidité et c'est de la fantaisie, une fantaisie que cependant ordonne toujours une belle raison. C'est ce qui est le plus beau et le plus intéressant chez Fauré, cette correspondance de la sensibilité et de la raison. Gabriel Fauré, c'est aussi la bonne mesure et le bon goût. Rien chez lui n'est disproportionné. La forme et l'expression sont en rapport parfait avec l'idée qu'il se propose et rien n'est exprimé qui n'ait été choisi et discuté avec un goût parfait. Déjà, vers 1880, avec sa "Ballade", il apportait au piano quelques nouveautés d'expression — nouveautés de forme et de son. Il a développé et précisé avec chaque œuvre ces qualités déjà fortes, et ce n'est pas seulement une grande habileté d'écrire qu'il montre, c'est la connaissance parfaite de sa sensibilité pour laquelle il a trouvé un langage adéquat. Cette sonorité déjà si spéciale dans la "Ballade", fluide, cette harmonie précise et à la fois fuyante lui sont des mouvements instinctifs dont il sera de plus en plus conscient. Il écoute sa sensibilité qui alimentera toujours les scrupules de sa raison. Son mouvement mélodique n'est jamais gêné. Il est souple, il ploie, il est un élément naturel toujours affiné. Son harmonie s'identifie au mouvement mélodique. Elle est toujours mouvante, une pure sensibilité qui apporte mille nuances discrètes, séduisantes et fuyantes qui ombrent par moments la tonalité générale qui est, chez Fauré, d'esprit classique. Le rythme y est quelquefois une merveille de continuité et de renouvellement. Il persiste dans certaines Barcarolles avec une aisance absolue et il vivifie l'œuvre et lui apporte son unité. Mélodie, harmonie et rythme forment un tout inséparable et vivant. Le moindre élément y a une valeur expressive et tout semble constitué pour les mêmes fins, avec la même sensibilité. L'unité de forme et d'expression y est admirable.

Les formes que Fauré s'est soumise correspondant dans leur application au même ordre supérieur. Elles sont généralement classiques, classiques dans l'esprit, et leur souplesse est infinie. Mais le classicisme de Fauré n'est jamais systématique. Sa sensibilité s'accommode de cette apparente rigueur parce qu'elle sait y trouver une complète liberté d'expression. "L'emploi classique d'une forme ne suffit pas à conférer un brevet de classicisme", écrit justement M. Joseph de Marliave. "C'est dans l'exacte appropriation d'une forme à ce qu'elle doit contenir que réside la véritable

esprit classique." Les œuvres pianistiques de Fauré sont donc classiques, mais elles le sont cependant moins de forme que ses "Quatuors" son "Quintette" et ses "Sonates" qui le sont strictement. Cependant, une forme peut être classique sans être sonate rigoureuse. Et il se peut sans doute affirmer que Fauré sentait son écriture pianistique peu propre à la forme rigoureuse, puisque chaque fois qu'il l'a traitée, il lui a fallu d'autres éléments pour lui donner la plénitude et la consistance. Mais quelques critiques reprochent malgré tout aux "Sonates" une écriture un peu saignée et d'autres y découvrent de la mièvrerie. Certains veulent qu'il y ait une musique spécialement à sonate et ils reprochent ce qualificatif à celle de Fauré. Il faut pourtant admettre qu'une forme une fois établie, les idées qui l'alimentent peuvent revêtir tel ou tel caractère, selon le gré de l'auteur. L'écriture dans les sonates de Fauré n'est pas massive ; elle est au contraire délicate, souple. Ces sonates ne sont pas maigres d'écriture ni mièvres d'expression. Une musique qui plait, qui charme, qui séduit n'est pas forcément mièvre. Et comme il y a loin du charme délicat et discret de Fauré à la mièvrerie sentimentale des salons. La "Sonate en la" de Fauré ne résiste peut-être pas aux critiques pédantes quant à la forme et au caractère, malgré qu'elle soit, par quelques-uns, considérée parfaite ; mais elle possède des qualités éminemment plus belles et plus séduisantes que la seule perfection de forme. C'est que l'art de Fauré, à travers toutes les formes, conserve toujours sa même force d'expression lyrique, son même caractère musical. Les "Quatuors" et les "Quintettes" sont aussi des formes souples ou se trouvent incluses des expressions spéciales, la plus pure personnalité de Fauré. Les "Nocturnes" sont des poèmes qui s'exposent et se complètent en quelques pages, quelquefois l'expression d'une tristesse grave et forte. Mais l'œuvre capitale de Fauré pour le piano est "Thème et Variations", une œuvre très belle de forme et d'expression. C'est le résumé complet de son œuvre pianistique, c'est la somme de sa sensibilité et de son intelligence, une œuvre de puissance concentrée.

Mais Fauré, tout en marquant sa prédilection pour le piano, donnait aussi à la mélodie une forme et une puissance d'expression jusqu'à l'inconnu en France. Il s'est fait le commentateur de Villiers de l'Isle-Adam, de Leconte de Lisle, de Bandelaire, de Verlaine, de Samain et de Van Lerberghe. Un tel choix de poètes est une preuve de la culture affinée de Fauré et il a traité leur poésie avec une compréhension profonde, une intelligence qui égale sa sensibilité. Quelques-unes de ces mélodies révélaient toute l'âme de Fauré ; elles sont abondantes de sève musicale et elles sont des œuvres complètes. Quelques mesures lui suffisent pour indiquer l'esprit, l'essence de la poésie qu'il veut traduire et telles pièces, "Soir, La Chanson d'Ève" et "La Bonne Chanson" sont des merveilles de composition et d'expression musicale. L'unité de la poésie et de la musique est intime, mais c'est plutôt la transposition absolue d'une expression poétique dans une forme musicale. Les mélodies de Fauré sont des œuvres de musique pure et elles sont mieux que le simple commentateur d'un poème quelconque puisqu'elles ont une signification musicale qui égale la poésie qui les a inspirées. La forme actuelle de la mélodie en France est intimement l'œuvre de Fauré.

L'orchestre semble avoir pu attirer Fauré pendant la première partie de sa vie. Cependant la musique de "Caligula" et de "Shylock" trahit de belles aptitudes pour ce vaste instrument et "Prométhée" est une œuvre merveilleusement orchestrale. "Prométhée" est une des œuvres les plus hautes et les plus fortes de Fauré et c'est, dans le sens le plus absolu, de la musique pure. Une musique de scène pour un tel sujet que "Prométhée" était pour le moins difficile à réaliser, mais Fauré trouve lieu d'y révéler sa propre nature qui a toujours subi l'attrait des sujets antiques. Prométhée est une œuvre toute pénétrée de lyrisme sain qui exclut toute essence lourde et physique et qui se mesure en proportions parfaites. C'est une œuvre abondante où jamais l'émotion ne semble vouloir s'épuiser et dans laquelle Fauré montre un art impeccable, achevé, limpide et merveilleusement inépuisable.

"Pénélope" marque le plus haut sommet dans l'art de Fauré. C'est tout l'art de Fauré, intégral, ramassé dans une espèce de vaste symphonie qui est d'une beauté radieuse, souveraine. C'est une œuvre réfléchie, logique, mais pleine d'un lyrisme de l'essence la plus pure. C'est une musique d'amour qui exprime les passions et les sentiments de deux âmes amoureuses. C'est, dans une progression lente et irrésistible, la transfiguration de Pénélope et d'Ulysse dans une apothéose rayonnante de beauté, de noblesse et de tendresse.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Emprunt de la Libération

Nouvel Emprunt 4% autorisé par la loi du 19 septembre 1918

EN RENTES PERPETUELLES 4 POUR 100 PAYABLES EN FRANCS.

Titres et Coupons exempts de tous impôts français présents et futurs.

Cet emprunt d'Etat, émis directement par le Gouvernement Français, ne pourra être ni remboursé ni converti avant le 1er janvier 1944.

PRIX D'EMISSION : Francs 70.80 pour cent francs de capital nominal

payables comptant à la souscription, avec jouissance des intérêts courus depuis le 16 octobre 1918.

Les intérêts sont payables trimestriellement les 16 janvier, avril, juillet et octobre. Le premier coupon trimestriel sera payable le 16 janvier prochain.

La souscription à cet emprunt, actuellement en France, a été également ouverte à Londres. Au Canada, les Banques à charte sont autorisées à recevoir les souscriptions, dans toutes les succursales, jusqu'au 14 décembre 1918 inclusivement, au change fixe de—

Francs 5.35 pour un Dollar

Le prix de souscription au Canada est donc de :—

\$ 33.08 pour	10 francs de rente soit	250 Francs de capital nominal.
\$ 165.42 pour	50 francs de rente soit	1250 Francs de capital nominal.
\$ 330.84 pour	100 francs de rente soit	2500 Francs de capital nominal.
\$1654.20 pour	500 francs de rente soit	12500 Francs de capital nominal.
\$3308.41 pour	1000 francs de rente soit	25000 Francs de capital nominal.

Rendement :—Le rendement de l'emprunt, au cours actuel, et en tenant compte des intérêts déjà courus est d'environ 5.70%. En cas de réalisation dans 5 ans au prix de 90, à la faveur d'une hausse des titres en Bourse, le rendement serait de 10.07% par année correspondant à une plus value de 31 2/3%.

Le Produit des souscriptions canadiennes à cet Emprunt sera dépensé au Canada.

Pour les formules de souscription s'adresser à toute succursale de Banque.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE AU CANADA, Montréal, 18 novembre 1918.

Cette œuvre lyrique est conçue dans une forme assez spéciale qui peut rappeler l'ancien opéra français. On n'y trouve aucun leit-motif proprement dit, ce qui n'empêche pas que l'on puisse reconnaître tout au cours de l'œuvre. L'unité de conception et de forme y est produite par des liens mystérieux et sensibles qui relient entre elles les diverses scènes. Une même ambiance baigne toutes les parties de l'œuvre et c'est cette atmosphère qui en organise les mouvements dans une même unité de forme et de style. Simplicité des moyens, simplicité des lignes et maximum d'expression, c'est tout le secret de Fauré, c'est "Pénélope". Tout le premier acte est beau, surtout le "Prélude" et la fin qui est sublime. Le second acte est presque sans action et, à cause de cela, un merveilleux prétexte à l'expression musicale. Il est un vaste nocturne où se dessinent dans l'atmosphère de la nuit le mouvement de la mer et les sentiments intimes de Pénélope et d'Ulysse. La fin en est remarquable. Le troisième acte est plus chargé et le pathétique de la fin est d'une inépuisable beauté.

Pénélope est un pur chef-d'œuvre de musique dramatique. C'est une des œuvres importantes de la production contemporaine et que l'on peut compter parmi les plus grandes. C'est une œuvre établie sans systèmes ni formules sèches, dans des proportions harmonieuses et qui exprime avec une aisance supérieure l'essence même de la musique, les sentiments multiples d'âmes vibrant au contact des choses et de leur propre amour. Elle est aussi l'expression d'une certaine vérité extérieure de mouvement et de nature. Pénélope, Ulysse, tous les personnages y trouvent le portrait de leur âme mis en valeur au moyen de lignes souples, étonnamment sensibles et discrètes. C'est une œuvre puissante, mais puissante sans vociférations, sans déchirements mélodramatiques. L'orchestre n'y est jamais surchargé et, voix et instruments, tout y est parfaitement fondu.

Il y a encore dans l'œuvre de Fauré sa musique religieuse. Elle revêt un caractère inaccoutumé parce que si sensible et si flexible de ligne. Son caractère est indistinctement religieux, malgré son apparence peut-être sensuelle, malgré ses sonorités fuyantes, ses mouvements mélodiques ondulants. Mais, pour peu que l'on considère que le caractère de la musique religieuse ne tient pas seulement à la rigidité de certaine musique, à la plasticité froide et immobile, on sent le profond sentiment religieux qui anime le "Requiem". Ce sentiment religieux comporte beaucoup de mysticisme sensuel et s'allie les caractères généraux de l'art religieux. Gabriel Fauré tient une place très spéciale parmi les musiciens français. Seul, entre tous ses contemporains, il a résisté aux invasions étrangères et il a démontré dans le développement de son œuvre une rigueur toujours croissante et une belle continuité. Jusqu'ici son œuvre s'est constituée sans fracas, comme pudiquement et elle apparaît puissante et pleine de charme. Son art porte l'empreinte du plus pur classicisme, il s'allie la meilleure part du lyrisme romantique et il est profondément moderne de conception. La sensibilité qui l'anime est de l'époque actuelle. Il n'est pas besoin d'appellation plus spéciale que celle de

son nom pour indiquer une musique originale, un art vivant et le nom de Fauré est déjà de ceux qui ne meurent pas.

Léo-Pol Morin

("Le Nigog")

L'INNOMME

En lisant la "Presse" de samedi dernier, nous apprenions que M. l'abbé Groulx, titulaire du cours d'histoire du Canada à l'Université Laval, avait été l'objet de basses et injurieuses attaques de la part d'un journal de cette ville.

Nous apprenions aussi que les étudiants de Laval, à l'ouverture du cours public d'histoire du Canada, avaient manifesté contre ce journal et témoigné de leurs sympathies envers M. l'abbé Groulx, l'un d'eux se faisant l'interprète de ses camarades prononçant une courte allocution et disant qu'il se faisait un point d'honneur de ne pas nommer le journal en question dans cette enceinte.

Il ne s'agit pourtant pas du "Pays".

Alors, quel est donc cet autre journal que l'autorité diocésaine a défendu à la "Presse" de publier le nom et que les étudiants de Laval se font un point d'honneur de ne pas nommer devant leur professeur d'histoire ?

Si cela continue, tous les titres des journaux, sauf l'"Action Catholique", le "Devoir", la "Vérité" et la "Croix" — si jamais elle ressuscite — vont devenir des péchés mortels dans la province de Québec.

LE CHEF GRANDCHAMP

La nouvelle de la destitution du chef de police L. N. Grandchamp, sans aucune raison donnée, nous a surpris comme tout le monde, malgré que les exécutions sommaires ne se comptent plus sous la nouvelle administration municipale.

M. Grandchamp faisait partie de la police depuis de nombreuses années et avait conquis tous ses grades avec honneur, lorsqu'il fut appelé à remplacer le chef Campeau, à titre temporaire, ce dernier ayant reçu un congé de six mois avant d'être définitivement destitué de ses fonctions.

A propos de cette destitution inattendue "La Presse" parle du "régime des décrets de cabinet noir", et "Le Devoir" du "caractère autoératique" de notre commission administrative. Tous les journaux témoignent de l'intérêt au chef Grandchamp, reconnaissent les services qu'il a rendus à la ville, et demandent à ce qu'une enquête ait lieu afin que le public sache si on le renvoie avec ou sans raison.

Nous partageons l'avis de nos confrères en tous points, et sur les mérites du chef Grandchamp et sur la nécessité de cette enquête.

Si on refuse cette enquête, nous en concluons qu'une injustice a été commise et nous demanderons aux contribuables de s'en souvenir.

QUI EN PROFITERAIT ?

Les journaux nous informent que l'on fait des efforts considérables en Autriche pour remplacer Charles Ier sur le trône. Cherchez bien à qui ce crime profiterait : La réponse est facile : au Vatican.

UNE APPRECIATION

Soyons énergiques

L'aimable auteur de l'article paru sous ce titre dans le "Pays" de la semaine dernière a exposé la situation des Canadiens-Français sous son vrai jour. Oui, il a eu ce courage, et ce n'est pas peu dire. Que voulez-vous ? la situation de ce troupeau est si fautive et ses bergers lui ont toujours fait accroire que, par l'effet d'une grâce frisant le miracle, elle était si heureuse et si prospère !...

Venir, je ne dis pas prétendre, mais simplement insinuer qu'elle laisse à désirer, c'est donc, aux yeux du troupeau ainsi instruit, jouer le rôle de dénigrateur, de calomniateur public, c'est continuer, sur la terre, l'œuvre inaugurée jadis par Satan dans le ciel, c'est-à-dire s'adonner au mal pour le simple plaisir de s'y vautrer.

Cependant, la lumière du bon sens pratique et des faits nouveaux émanant, de plus en plus nombreux, de l'évolution universelle, devaient finir, quelque bon jour, par battre en brèche le système d'hypocrisie, de fanatisme, de jalousie, de calomnie, de préjugés, d'étroitesse, d'exclusivisme, d'ignorance, de paresse, de routine, de peurs et d'abusivement national au quel de sordides exploiteurs nous ont forcément soumis par le prétexte infâme de prospérité et de salut, et il semble, à lire des articles comme celui-ci, que ce jour soit arrivé.

S'il en est ainsi, — et que tous les dieux de l'Olympe le veuillent — quelle flamme brillante et pure va pouvoir enfin s'échapper des millions de cierges qui n'attendaient que la disparition définitive du mortel éteignoir pour s'allumer sur l'autel de la patrie.

Célestin

AU THEATRE

Le "Bois Sacré", une des plus charmantes comédies de Fiers et Caillavet, a obtenu un des plus brillants succès de la saison, au commencement de cette semaine à l'Orphèon.

Cette pièce nous transporte dans le monde des lettres et de l'élégance parisienne. Toute l'intrigue tourne autour d'une décoration accordée à une femme de lettres. Nous y voyons le directeur des Beaux-Arts et des personnages d'une originalité bien marquée, tel le comte Zabuski.

M. Gustave Scheler a remporté un nouveau succès, et non des moindres, dans le rôle de Paul Margerie, le mari de la femme de lettres. Très bien aussi M. Schauten, M. Roman et Mme Robert.

Nous devons mentionner tout spécialement M. Gauvin et Mme Demons qui, au troisième acte, ont dansé d'une façon admirable. Cette fin de semaine on donne "Un Divorcé", pièce tirée du roman de M. Paul Bourget, dont la thèse a donné lieu à de nombreuses polémiques et discussions.

Cette œuvre est bien connue chez nous et tous ceux qui ont lu le livre sont enchantés de pouvoir voir la pièce.

La distribution d'"Un Divorcé" comprend les meilleurs artistes de la troupe Beaman, entre autres, MM. Beaman et Scheler et Mlle Blanche David.

La Pénurie du Combustible

a été prédite pour de bonne heure cette année. Commencez maintenant à ménager le charbon en vous servant d'une

CHAUFFERETTE ELECTRIQUE

dans votre vivre et votre salle à manger. Cela contribuera beaucoup à votre confort. Peut être raccordée à aucune bobèche (socket) d'éclairage. Peu coûteuse à fonctionner.

Prix, de \$5.50 et plus

Laissez-nous vous en faire fonctionner une.

The Montreal Light, Heat & Power Co.

83 Rue Craig

Succursales :—

605-611 Ste-Catherine Ouest; 592 Ste-Catherine E. 1007 Mont-Royal Est; 834 Ste Catherine Est, Mais.

La Meilleure Référence d'un Jeune Homme

Un compte d'épargne, c'est quelque chose de mieux que le premier pas vers l'indépendance financière—c'est une marque d'énergie.

Le jeune homme qui peut produire un carnet de banque de la Banque des Marchands, accusant un mémoire d'épargne stable, ne saurait fournir de meilleure référence, au point de vue des affaires.

Un compte d'épargne peut être ouvert avec \$1.00, ce qui prouve quels égards nous avons pour les comptes de ceux qui désirent économiser.

LA BANQUE DES MARCHANDS

Bureau Chef: Montréal, DU CANADA Etablie en 1864.

Avec ses 32 succursales dans le Québec, 102 succursales dans l'Ontario, 1 succursale dans le Nouveau-Brunswick, 1 succursale dans la Nouvelle-Écosse, 19 succursales dans le Manitoba, 21 succursales dans la Saskatchewan, 53 succursales dans l'Alberta, et 4 succursales dans la Colombie Britannique, elle dessert efficacement les parties rurales du Canada.

La Victoire de Dieu

Avec quelle jubilation nos théologiens ont happé au passage cette sortie de Foch: C'est la victoire de Dieu! Nos jongleurs de mots s'en sont donné avec cette bête en verre afin d'ébaubir les badauds. Nous savions d'avance qu'on fendraient des cheveux en quatre pour faire des subtilités et s'attribuer le mérite de la victoire des alliés. Nos arguties qui savent se regarder sans rire et parler sérieusement avaient si bien prédit le châtiment de la France, qu'ils ne pouvaient manquer de voir dans son triomphe la réalisation de leur prophétie. Ils n'ont pas comme l'idole des nations des yeux pour ne point voir leurs prunelles plus complaisantes ne reflètent que les images qu'il leur plaît d'enregistrer sur ces plaques sensibles: "Victoire de Dieu à cause des grands chrétiens qui ont mené le combat!" dit le Père Tamisier. Regardez avec les yeux de la foi ces grands chrétiens qui ont remporté cette victoire, car autrement vous seriez comme le dindon de la fable devant une lanterne éteinte: "Je vois bien quelque chose, mais je ne distingue pas très bien". Même avec une loupe, ces grands chrétiens sont invisibles. Ce n'est certes pas le roi d'Italie, qui détient depuis près d'un demi-siècle les biens temporels du pape et dont les relations avec le Saint-Siège sont assez tendues, qui peut se réclamer du titre de grand chrétien, à moins que ce serait MM. Clemenceau et Poincaré et tous les membres de l'état-major français qui ont bien reçu des langues de feu, mais ne les tiennent pas du Saint-Esprit. Est-ce un ange qui est venu exprès du ciel pour signaler les conditions de l'armistice? Le doigt de Dieu a-t-il tracé le plan stratégique de la dernière offensive des alliés? A-t-on vu le glaive de l'ange exterminateur massacrer les Boches? Le soleil, pour obéir à quelque Jésus, s'est-il arrêté dans sa course? Il est permis d'en douter, car depuis qu'il fut cloué dans le ciel comme un papillon mort avec une ficelle en or, il n'a plus jamais marché. Monsieur Wilson ne s'appellera pas dans l'histoire "le président très chrétien". Georges V comme l'a voulu sa brave femme de mère a été élevé dans la religion de ses pères qui ont combattu le catholicisme et dont le serment du couronnement est une insulte à notre religion. J'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois que le roi Albert de Belgique qui soit un catholique authentique. Mais s'il a son actif une très belle action, son rôle dans la guerre a été plutôt passif. Il s'en est remis entièrement entre les mains des Français, comme les autres chefs d'état d'ailleurs. Si vous essayez de voir les verres de vos lunettes vous apercevrez au contraire de grands chrétiens parmi les princes vaincus. L'empereur d'Autriche, soutien du Saint-Siège, dont les millions et l'influence portaient haut à la cour de Rome, a essayé particulièrement le feu de la colère divine, on ne sait pas trop pourquoi. La catholique Pologne a aussi coopéré dans cette guerre. Le kaiser sonnait aussi la grosse cloche au Vatican. Sa complicité avec le Saint-Esprit pour éloigner de la chaire de Saint-Pierre le cardinal Rampoll, l'ami des Français, est comme Sainte Thérèse ont raison de s'écrier: "Je ne m'étonne pas, mon Dieu, que vous ayez si peu d'amis, vous les traitez si mal".

Faut-il que l'intervention de Dieu dans la victoire des alliés soit contestable pour qu'on soit obligé à Foch, qui peut être une autorité dans la science militaire, mais ne saurait se prononcer dans une question de métaphysique. Ce que le grand général en a dit, c'était pour dérober sa modestie aux assauts qu'on allait lui faire subir à son tour. Grâce à ce subterfuge, il échappait aux ovations, à l'apothéose qu'il redoutait plus que les feux trop bien nourris des champs

de bataille — du moins il le croyait. Mais il n'y a que chez nous qu'on trouvera de pareils interprètes d'une boutade dont il sera le premier étonné, quand il apprendra l'usage qu'on en a fait. Il pourrait bien être humilié de savoir qu'il a parlé ex-cathedra, au nom de Dieu, qu'il a confirmé le miracle de la Marne en lui donnant comme pendant la magnifique victoire dont on célèbre tous les jours les innombrables bienfaits! Les graines saines de la grandiloquence ne tombent jamais ici sur la pierre. Encore moins sont-elles gobeées par les oiseaux du ciel. Elles trouvent un terrain tout préparé et lèvent à vue d'œil comme les grains que les fakirs mettent en terre sous nos yeux et qui instantanément sortent de terre, verdissent, bourgeonnent et fleurissent devant soi. L'exclamation de Foch est devenue un dogme, de par l'autorité de nos casuistes!

Tout de même, les choses ont quelque peu changé depuis les temps jadis. Autrefois, quand Rome avait parlé, tout l'univers s'inclinait. Aujourd'hui, c'est la parole d'un militaire français qui oriente les chrétiens vers la croyance! Le père Tamisier, pour faire gobeer ses théories abracadabrantes, a besoin de s'appuyer sur une parole évasive de Foch. Il n'y a pas si longtemps il eut suffi à un prêtre d'affirmer pour forcer l'adhésion des consciences: La formule des théocrates était: "C'est vrai parce que c'est vrai". Raisonner sa foi date de quelques cents ans seulement. Le "Crois ou meurs" se passait d'argumentation. L'éclair d'un glaive dans l'ombre faisait plus de prosélytes que les prédications et les enseignements des docteurs de l'Eglise. Le père Tamisier, que l'on sait très malin, a bien senti la soupe chaude, c'est pourquoi il a essayé de la refroidir de son souffle glacé pour la faire avaler. Sa scholastique pouvait passer un mauvais quart d'heure, car les esprits sont maintenant très avisés. La guerre a fait bien des aveugles, mais, plus de voyants encore. La neutralité de la Providence dans cette guerre — heureusement pour elle — a été si bien établie, que celui qui voudrait aujourd'hui soutenir la thèse de Bossuet sur l'intervention de Dieu dans le destin des empires et des royaumes serait tombé en trois temps trois mesures. Mais un Jésuite, quand il ne passe pas par la porte, saute à bas des fenêtres. Le père Tamisier a cru devoir appuyer sur Foch la fragilité de sa tour de Pise: "La victoire des alliés, c'est la victoire de Dieu". Foch l'a dit! L'ange de l'école, Bossuet, Lacordaire, Louis Veuillot ne sont plus invoqués. On ne fouille plus la bible pour y trouver un texte obligant qui se plie à leur prétention; après avoir torturé les corps pour les forcer à confesser les vérités de la foi, on torture les pauvres mots pour leur faire faire des aveux mensongers, on a recours à l'autorité de Foch qui sert de véhicule à cette lourde pilule à laquelle la gorge la plus conciliante est réfractaire. Les écrits restent, mais les paroles s'envolent, dit-on. C'est plutôt le contraire qui est vrai. Les évangiles, qu'un prédicateur de Notre-Dame avait qualifiés de "misérables pages volantes écrites par quatre matelots", sont aujourd'hui lettres mortes. Ce qui demeurera, ce sont les mots, la tradition. La phrase de Foch sera gardée dans un reliquaire d'or avec la poussière et les os calcinés des saints. Péroratoire dans la sortie de sa chaise pour la faire vénérer aux fidèles. On bien on s'en servira comme d'une fronde pour tuer le jeune David — dans sa lutte avec l'éternel Goliath, le géant friand de chair vermeille, qui symbolise le croyant pantagruélique qui se nourrit de solides réalités et dont la foi est forcée de superstitions pesantes et indigestes comme une dinde truffée. Ce sera le pavé de l'ours qu'on jettera aux idéalistes qui tentent de dégager le sentiment religieux de la matière, d'extérioriser Dieu des événements qui sont une condamnation de sa miséricorde et de sa justice. Ceux qui n'ont pas de Dieu se portent mieux encore que ceux qui en ont un cruel et vindicatif. Je plains davantage ceux qui sont forcés de reconnaître à tant de subterfuges pour expliquer l'attitude louche du Très-Haut, qui mentent, non plus pour la plus grande gloire de l'Eternel, mais pour sa démolition dans les âmes, que les assistants impassibles du spectacle qui depuis quatre ans

LE CLERGE ET LA DEFENSE DU FRANCAIS

Un article que M. Bourassa ferait bien de méditer. — La langue française pour le clergé n'est pas un but, mais un moyen.

Les journaux de langue anglaise de Manchester, N.H., publièrent en date du 19 novembre une note ainsi conçue:

L'évêque Guertin a donné aujourd'hui des ordres aux prêtres du diocèse du New Hampshire pour que l'enseignement élémentaire dans les écoles paroissiales soit donné dans la langue anglaise seulement. Cette attitude a été prise par l'évêque Guertin en conformité avec la campagne d'américanisation.

Pour renseigner nos lecteurs d'avance, nous leur mettrons sous les yeux les principales parties de la lettre-circulaire que Mgr G. A. Guertin adressa à son clergé pour le notifier de ses intentions à l'égard de l'enseignement du français:

1.—Dans l'instruction des enfants dans toutes les écoles y compris les écoles privées en lecture, écriture, épellation, arithmétique, grammaire, géographie, physiologie, histoire, administration civile, musique et dessin, la langue anglaise servira exclusivement, tant pour fins d'instruction dans ces écoles que pour fins d'administration générale.

2.—L'usage exclusif de l'anglais pour fins d'instruction et d'administration n'a pas pour but de prohiber dans les écoles privées les exercices de piété dans une langue autre que l'anglais.

3.—Une langue étrangère peut être enseignée dans les écoles élémentaires pourvu que les cours d'études "ou son équivalent" indiqués par le Département de l'Instruction publique du New Hampshire dans les matières communes de l'anglais, soit en lecture, écriture, géographie, physiologie, histoire, administration civile, musique et dessin ne soient pas abrogés mais enseignés en conformité avec les lois de l'Etat.

L'émoi est grand dans les milieux franco-américains et la presse française de la Nouvelle-Angleterre, dont la principale raison d'être est la conservation de l'idiome national, prend vaguement

conscience du danger. L'"Avenir National" de Manchester veut se rassurer en même temps que ses lecteurs, mais il n'y réussit qu'imparfaitement. Du moins c'est l'impression que l'on reçoit lorsqu'on prend connaissance de l'opinion que ce journal émettait lors de la publication de la lettre-circulaire de l'évêque de Manchester. L'"Avenir National" s'exprime en ces termes:

"Il est évident que si la langue anglaise seulement doit être enseignée dans nos écoles paroissiales, c'est un coup fatal porté à l'enseignement du français. Nous croyons bien que c'est faire dire à Monseigneur une chose qu'il n'a pas dite et qui est certainement loin de sa pensée. Autrement il prêterait l'appui de sa haute autorité au mouvement qui se dessine en certains quartiers en vue de la disparition éventuelle en ce pays de toutes les langues autres que l'anglais en violentant les consciences et violant le droit naturel et la liberté individuelle reconnue dans la constitution du pays.

"Nous avons heureusement pour nous rassurer le troisième article de l'interprétation donnée par Monseigneur du quatrième principe fondamental d'américanisation adopté à une réunion des gouverneurs et des présidents de comités de sûreté publique convoquée par le secrétaire Lane, qui a eu lieu à Washington le 3 avril dernier. Ce troisième article de l'interprétation déclare expressément qu'une langue étrangère peut être enseignée dans les écoles élémentaires moyennant certaines conditions.

"S'il y en a qui se réjouissent du fait que désormais l'enseignement du français sera aboli dans nos écoles paroissiales, ils se font grandement illusion; ils prennent simplement leurs désirs pour une réalité. S'il y a lieu d'améliorer l'enseignement de l'anglais en certains endroits, nul n'y trouvera objection quoiqu'il semble bien qu'il devrait y avoir une résistance organisée si on prétendait imposer des restrictions telles qu'elles interdiraient pratiquement l'étude et l'usage de la langue maternelle."

L'"Avenir National" margue les francophobes en passant pour amuser la galerie, mais ces dernières lignes démontrent clairement qu'il ne repose pas en toute quiétude. Par ailleurs, l'"Etoile" de Lowell, Mass., commentant la situation faite aux Franco-Américains du New Hampshire fait aussi preuve de quelque appréhension lorsqu'elle dit:

"Il serait bon que l'on sût un peu mieux où l'on en est avant de tirer des conclusions soit dans un sens, soit dans un autre. Il y a là matière à une enquête approfondie."

Quoi qu'il en soit et quoi qu'en puissent penser nos confrères de la Nouvelle-Angleterre, un fait précis nous demeure acquis. Un évêque canadien-français, pour se conformer au nouvel esprit d'américanisation à outrance qui souffle sur les Etats-Unis depuis quelques années, cet évêque resserre, réduit presque à néant l'enseignement du français dans des écoles paroissiales françaises, fréquentées par des élèves français et entretenues par des catholiques de langue française.

Reniant la tradition de défense française dont le clergé canadien n'est en quelque sorte attribué le monopole depuis la conquête, cet évêque français trop complaisant se fait l'instrument servile, l'auxiliaire, le protagoniste même de l'américanisation. Mis en présence de ce fait, il serait curieux de savoir quelle attitude prendront nos ultramontains qui ne perdent pas une occasion d'affirmer que "notre langue et notre foi" sont inséparables? Ces deux mots constamment sur leurs lèvres et que l'on retrouve si souvent dans leurs écrits sont devenus si intimement liés de ce fait, qu'on en est presque arrivé à éprouver de la difficulté à parler de l'un sans qu'automatiquement l'autre ne se présente involontairement à l'esprit. Cet accouplement continué et voulu de deux choses dissemblables et sans liens nécessaires entre elles — une langue et une religion — fait partie d'une campagne habile dirigée avec l'intention d'anéantir dans l'opinion populaire la conviction que l'attachement des Canadiens-Français à l'Eglise est la condition essentielle de la survivance de leur langue. D'un autre côté, on ajoute que si l'apostasie de notre religion équivaudrait à la perte de notre langue, par un effet analogue mais dans un sens inverse, la perte de notre langue entraînerait sûrement la perte de notre foi.

La mesure anti-française de Mgr Guertin vient d'éclairer cet aphorisme fallacieux d'un jour bien indiscret. Il semblerait à première vue que l'évêque de Manchester diffère d'avis avec ses frères en religion du Canada, mais il faut éviter de se laisser induire en erreur par les apparences. La contradiction est toute de surface. Ces paroles, ces actions différentes qui ostensiblement suivent des routes divergentes sont en réalité dirigées vers un même but. Sou-

venons-nous que l'Eglise catholique, apostolique et romaine est internationale de par son essence même; les questions de langue et de race sont pour elle questions secondaires.

Si dans telle ou telle partie du monde elle favorise une langue au détriment d'une autre, c'est en conservant toujours en vue l'intérêt supérieur de la foi. Le triomphe ultime de l'Eglise qui seul importe au clergé canadien, est le mobile qui le fait agir lorsqu'il prend la défense du français; pour lui, notre langue n'est pas un but, c'est un moyen.

Voilà ce qui explique la décision prise dernièrement par Mgr Guertin. La langue française cessant d'être utile à ses fins, on la met au rancart sans répugnance comme sans regret. Pour être bien vu des fervents de l'américanisation, pour faire sa cour aux Américains, on n'hésite pas un seul instant à sacrifier ce que nous avons de plus cher; notre langue devenant un poids embarrassant pour notre foi, on tranche tout simplement d'un trait de plume le lien qui les unit et on continue sa route sans plus se soucier de ce qu'elle devient.

Il est vrai que la fusion des notes dans le grand "melting pot" américain doit fatalement se produire tôt ou tard, mais notre clergé nous ayant habitués par son passé et ses traditions à voir en lui un défenseur ardent et sincère de la langue française, la surprise est doublement douloureuse pour les Franco-Américains qui réalisent qu'un nouvel ennemi leur survient, et cet ennemi, c'est — ô tristesse infinie — un fils de leur race en qui, en raison de sa haute dignité, ils se sont toujours plu à reconnaître un protecteur naturel.

Se servant de nous comme d'un marchepied pour atteindre un but inavoué — plusieurs hypothèses sont ouvertes, sait-on jamais? — on contribue impitoyablement à notre ruine, on l'accélère.

Le cabotage déloyal toujours si méprisable, devient excessivement odieux lorsqu'il s'exerce à nos dépens. Comment qualifier cette politique, fâcheuse ou subtile? C'est l'un et l'autre.

Paul Eddy
Lowell, 24 novembre 1918.

PENSEES DU FRONT

Qu'est-ce qu'une permission! La retrempe d'une âme.

La gaieté en guerre n'est qu'un masque.

Georges Courtois

L'amitié d'un cuisot compte dans la vie d'un poilu.

E. Lintin

Il n'y a rien de plus insupportable qu'un imbécile qui veut paraître intelligent.

Lieutenant Goyette

Pourquoi le major ne rend-il jamais les visites?

Paul Faillard Nérat

Le bonheur ne dépend pas des conditions de la vie. Il dépend de la conception que l'on se fait de l'existence.

Plégu

Vauvenargues a écrit jadis: les grandes pensées viennent du cœur. Elles viennent du front aujourd'hui.

Capitaine Munier

Si tout le monde partageait les mêmes idées, il serait complètement inutile d'exprimer ses pensées.

Après la guerre il sera facile de connaître ceux qui n'auront pas été au danger, car on sera envahi par le flot de leurs rancœurs et de leurs prétendus exploits.

Un rondin de 10 kilogrammes, à transporter pendant une corvée est toujours plus lourd que dix bidons de pinard de deux litres chacun.

Aspirant de Longueville.

Montreal & Southern Counties Railway Co.

Service de tramways électriques pour Granby.

HORAIRE EN VIGUEUR

Nos	122	124	126	132	136	140	142	144
Quitte:								
Montreal	6:18	7:58	10:00	1:58	5:18	6:18	6:58	11:20
Chemin St-Hubert	6:50	8:30	10:35	2:33	5:50	6:50	7:30	11:50
Brookline	7:00	8:40	10:45	2:40	5:59	7:10	7:40	12:00
Chambly Bassin	7:12	8:51	11:05	2:53	6:11	7:22	7:52	12:12
Chambly Canton	7:17	8:55	11:10	2:58	6:16	7:27	7:57	12:17
Richelieu	7:22	9:00	11:15	3:03	6:21	7:32	8:02	12:22
Marieville	7:27	9:05	11:20	3:08	6:26	7:37	8:07	12:27
Rougemont	7:32	9:10	11:25	3:13	6:31	7:42	8:12	12:32
St-Césaire	7:37	9:15	11:30	3:18	6:36	7:47	8:17	12:37
Abbotsford	7:42	9:20	11:35	3:23	6:41	7:52	8:22	12:42
Granby	7:47	9:25	11:40	3:28	6:46	7:57	8:27	12:47

Les trains Nos 126, 132, 136, 140 et 144 circulent tous les jours. Les trains Nos 122, 124 circulent tous les jours, dimanche excepté. Le train No 142 circule tous les jours, samedi et dimanche exceptés. Tous les trains quittent la gare-terminus—rue McGill et Youville. Pour plus d'informations téléphonez Main 3976-2856 et 6650.

LE CIGARE "PELICAN"

Est un HAVANE pour satisfaire le Connaisseur
AUCUN CIGARE IMPORTE N'EST MEILLEUR

CONSERVEZ LES BANDES
LEGAULT, THOMPSON & CIE, LIMITEE
122 RUE SAINT-PAUL EST, MONTREAL — Téléphone: Main 2523

ORPHEUM

Téléphone: Uptown 22.
SEMAINE DU 2 DECEMBRE

Deux des plus grands succès de la scène française

Lundi — Mardi — Mercredi "RESURRECTION"
Jeudi — Vendredi — Samedi "LA FLAMBEE"

La célèbre pièce d'Henri Bataille tirée du roman de Léon Tolstoï.
EDGAR BECMAN—dans Le Prince Nekhodoïf.

Le triomphe d'Henri Kistemaecker.
EDGAR BECMAN, dans le Cabinet-Melle H. de LANSOY, dans Montique.

Tous les soirs à 8 1/2 h. précises.
Matinées à 2 1/4 heures: MARDI, MERCREDI, JEUDI ET SAMEDI.

Théâtre CANADIEN-FRANCAIS

SEMAINE DU 2 DECEMBRE

Sur demande spéciale — Troisième représentation de

ENVOYE! ENVOYE! revue à grand spectacle par PAUL GURY.

7 décors nouveaux—orchestre augmenté—choeurs—40 personnages en scène—10 nouvelles chansons et nombreux nouveaux sujets d'actualité.

ADMISSION—PRIX POPULAIRES

LA SAGESSE DES POILUS

Chaque fois que tu verras le soleil se lever, sois que ce n'est pas le vent qui lève, sois que ce n'est pas le vent qui lève.

Maréchal des logis, G. LAUNAY.

On est toujours bien logé quand l'hôte est jolice.

LEX.

Parle peu: les hommes te mépriseront, mais Allah t'écouterà.

Si tu comptes sur ton âne pour porter tes figures, ne les lui montres pas avant de les mettre sur son dos.

LE MUEZZIN.

Heureux celui qui ne désire rien: le royaume de l'univers lui appartient. L'agitation n'est pas l'activité. Le plus noir pessimisme ne résiste pas à un bon dîner.

La grandeur d'une tâche ne se mesure pas tant à l'étendue des résultats obtenus qu'à celle des efforts dépensés.

Caporal HOMAIS.

La gloire est comme la lumière: elle a des rayons obscurs.

F. G.

La permission est comme un coup de canon: le départ vaut mieux que l'arrivée.

CAMILLE G.

Lorsqu'on ne fait rien, le travail des autres n'est jamais pénible.

Veux-tu des amis? Annonce dans ton gourbi que jamais tu ne bois ta gâble.

TATAVE.

La voie hiérarchique est une échelle qu'il faut grimper échelon par échelon. Ceux qui ont le contume de faire de l'aérobic dessus finissent par se casser les reins.

LEMAL RAYMOND.

PARC SOHMER

Ouvert tous les Dimanches
VAUDEVILLE
et attractions extraordinaires
LA FANFARE DU PARC
30 Artistes
3 et 8 hrs p.m. Admission 15c

Avis à nos lecteurs

Comme nos dépenses de publication ont augmenté considérablement depuis une couple d'années et afin de faire face à nos obligations, nous avisons nos lecteurs qu'à partir du 1er janvier 1919, le prix d'abonnement au "Pays" sera de \$2.50 par année pour nos abonnés de Montréal, la banlieue, les Etats-Unis et l'Europe, et de \$2.00 par an pour tous autres endroits du Canada, l'abonnement étant invariablement payable d'avance.

Tous nos anciens abonnés arriérés qui nous feront remise avant le 1er janvier ainsi que les nouveaux abonnés, pourront jouir de l'avantage des prix actuels, c'est-à-dire \$2.00 pour la ville et autres localités en dehors du Canada et \$1.50 pour les autres localités du Canada.

Par ordre,
L'ADMINISTRATION
48-49-50-51-52

Informations de
BOURSE
Exactes et rapides
H.M. CONNOLLY & CO.
Banquiers et agents de change
à la Bourse de Montréal
106 TRANSPORTATION BLDG.,
Téléphone: Main 1345.

Arthur Lebel

LES PENSEURS AUX ARMEES

Oublie les bêtises. Songe plutôt à ne pas en commettre d'autres.

A. Sabatier.

Les enfants des autres sont toujours mal élevés.

Un père de famille.

Avis aux Retardataires

Il y a plusieurs semaines, nous avons envoyé des copies à nos abonnés retardataires, dont l'abonnement était dû depuis plusieurs mois. Un bon nombre ont répondu à notre appel, et nous demandons à tous ceux qui sont en retard de bien nous faire parvenir ce qui nous est dû le plus tôt possible et ils obligeront infiniment L'Administration.

REVUE DES DEUX MONDES

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DU 15 NOVEMBRE 1918

Guillaume à son tour monte: Edmond Rostand, Rudyard Kipling et la guerre sur mer; Etienne Lamy, Isabelle D'Aragnon et Bianca Strozzi; R. de la Sizeranne. L'opinion allemande pen-

LA SOURCE SAINTE-CATHERINE

Tout en reconnaissant les vertus des merveilleuses Sources Pomedisi d'Europe, nous ne devons pas perdre de vue la valeur de celles que nous avons, en Amérique, à l'écart de l'Europe. Il y a à peu près un millier de sources en Amérique. A l'égard de l'une d'elles, le "Traité de Thérapeutique Hare (1891), page 523, dit ceci: "Il existe un nombre de sources salines en Amérique et en Europe, des eaux très fortes de cette espèce sont contenues dans la Source Sainte-Catherine en Canada, qui contient 275 grains de chlorure de sodium. Elle est de la même nature que les célèbres sources de Krentenach en Prusse, qui contiennent 110 grains de chlorure de sodium (Erichsen 1867)". D'autres références sont données par l'Encyclopédie Britannica, l'Encyclopédie America, de Appleton, le traité de médecine Allbutt, etc. Le résidu du Grand Tronc va directement à Sainte-Catherine. Pour plus amples renseignements, adressez-vous à M. O. Darce, 122 rue Saint-Jacques, Montréal. Les sources qui ne sont pas connues ici depuis